



L'île des anamorphoses

version de Yann Sallet

Est-ce qu'on peut trouver la paix sans chercher à oublier ?

J'ai marché la nuit et le jour en mettant mes pas dans ses pas, sans sa main dans ma main, juste un parterre de souvenirs qu'on n'écrabouille pas.

Jusque-là, Sam avait réussi à naviguer en évitant les rochers et le chant des sirènes. Sans être un crevard du sexe, il avait eu pas mal d'aventures, des courtes, des plus longues, des intenses. Il lui était arrivé de croire qu'il aimait, en fait il aimait bien. Il aimait bien du feu dans le regard, des baisers pour rien comme ça dans l'instant, la caresse d'une main dans ses cheveux pendant qu'il conduisait, des grandes discussions noyées dans le fond d'une bouteille de Riscal, le vin plein de soleil, celui qui tape fort. Il avait bien aimé des matins sournois dans un lit démembré, des draps qui sentaient le sexe et des corps éreintés.

J'ai aimé aussi traîner tout seul avec le présent à mes pieds et pas de comptes à lui rendre.

Et je l'ai rencontrée. La terre s'est mise à tourner autour d'un axe différent, « Elle » d'un côté et l'idée que je pourrais la perdre de l'autre.

Salomé Osterman, attachée de presse. Il tripotait la carte de visite en composant ce numéro de portable qui allait bientôt balayer tous les autres. Bruno lui avait demandé de la contacter parce qu'il avait ses entrées chez *Télérama* et d'entamer avec elle une opération de séduction « pour qu'on arrête de se faire pourrir par ces intellos ». Bruno avait ajouté : « C'est toi qui a le meilleur profil pour ce genre de nana. » À ce moment-là, Bruno n'avait pas vraiment mesuré la portée de ses paroles. *Moi non plus.*

Sam allait reposer le combiné quand son « allô » l'avait percuté. D'abord, la voix, limpide, tonique, on sentait que l'éclat de rire n'était jamais très loin, une voix qui donnait envie d'en savoir plus. Portée par les bonnes intonations, celles qui faisaient vibrer la conversation, qui repoussaient les barrières. Puis le choix des mots, justes mais pas excessifs, des mots qui pimentaient les phrases sans brûler les étapes. Il avait appris qu'on pouvait flirter au téléphone, sans se connaître, voix contre voix, les cordes vocales en fils magnétiques qui sous-tendent le désir. D'habitude, il était plutôt du genre radical au téléphone, surtout dans le boulot, il appliquait toujours la même technique de prise de rendez-vous : attaquer fort — la notoriété de l'entreprise le lui permettait —,



donner le choix entre deux possibilités puis il verrouillait avant de prendre congé. C'était rudimentaire, mais ça marchait. Là, il s'était complètement relâché, il avait même failli ne pas prendre le rendez-vous pour le seul plaisir de la rappeler. *En raccrochant, j'ai eu envie de la serrer dans mes bras.*

C'est elle qui l'avait rappelé le lendemain pour lui expliquer qu'elle ne pouvait pas assumer ce rendez-vous, *je n'ai pas aimé cette sensation d'être pris en otage.* Il avait perdu tous ses réflexes et lui avait laissé les commandes, elle avait proposé de le contacter plus tard et il avait accepté.

Les journées qui ont suivi ont pesé un peu plus lourd sans que je sache vraiment pourquoi. C'est quand j'ai entendu sa voix au téléphone que j'ai compris qu'on venait de me retirer du lest.

Pour se faire pardonner de lui avoir fait faux bond, elle s'était laissé inviter à déjeuner. Il avait prétexté que, comme elle lui avait fait changer son emploi du temps, il n'avait plus de disponibilités qu'entre midi et deux pour les trois semaines à venir. *Je ne sais pas si elle l'a cru,* elle lui avait d'abord fait savoir qu'elle évitait les déjeuners de travail, puis la conversation avait repris un tour favorable, ils avaient retrouvé les intonations qui subliment et les mots qui donnent envie.

Le jour venu il était un peu nerveux. *Et je l'ai vue.*

Il n'avait pas choisi de passer pour un muflé lors de leur première rencontre, simplement les éléments s'étaient ligués contre lui. Il avait pourtant décidé de mettre toutes les chances de son côté, il s'était changé quatre fois le matin avant de partir travailler. Il avait même étrenné une nouvelle paire de chaussures, des boots Jean-Baptiste Rautureau à bouts pointus.

J'ai pensé que ce n'était pas une bonne idée, mais en le voyant se regarder dans la glace avant de quitter mon appartement, je l'ai trouvé en forme, le genre de type sur qui on peut se retourner dans la rue. Après tout en tant que directeur artistique, ça faisait partie de son métier de mettre les gens en valeur.

Dès qu'il avait posé un pied au bureau il avait senti qu'un vent de merde allait gonfler les voiles de sa matinée. Monsieur Blaise avec son sourire perfide de comptable lui avait annoncé qu'une saisie sur salaire avait été mise en place à son encontre. Linda, sa secrétaire, l'avait informé que le comité de direction avait finalement décidé de ne



pas signer le prochain album de Stephan Eicher, projet pour lequel il se battait depuis plus de six mois.

En allumant son ordinateur il s'était dit que finalement le talent n'était plus une valeur sûre. Il avait connu une époque différente où tout ne se décidait pas à base de graphiques et de statistiques, une époque où on pouvait encore donner et recevoir des poignées de main, même si tout n'était pas simple, même si certaines tapes dans le dos pouvaient vous envoyer à la casse. Les milliards qu'on brassait sentaient un peu moins la lessive.

Le premier coup d'œil de la matinée sur le cadran de sa montre l'avait pris à contre-pied, s'il ne décollait pas immédiatement il allait être en retard.

La voix de Bruno l'avait stoppé dans le couloir : « Faudrait juste que tu m'expliques un truc, tu as une minute ? »

J'aurais dû répondre non. Une heure plus tard, il franchissait la porte. Courir, métro, courir, c'est dans un virage avant la dernière ligne droite qu'il avait failli faire une sortie de trottoir quand son petit orteil droit avait explosé dans sa chaussure neuve aux bouts renforcés cousus à la main — c'était l'argument du vendeur, il s'était mis à le détester instantanément.

Elle lui avait dit : « D'accord on se retrouve à douze heures trente au Loir. »

Il était treize heures dix-huit quand *on* franchit le rideau élimé du Loir dans la théière.

Et il l'avait vue.

Elle attendait avec un air de défier le temps pour qu'il finisse par se rendre. Et d'instinct, il avait senti l'harmonie entre les courbes de ce physique parfait et les intonations sublimes de la voix qui l'avait terrassé au téléphone. Il avait essayé de ne pas boiter en slalomant entre le bric-à-brac sympathique des fauteuils dépareillés et des tables fatiguées et, planté devant elle, il l'avait saluée sans parvenir à masquer son embarras.

D'une voix rauque et sans appel, la fille au poignet bandé lui avait dit qu'elle venait de se faire recoudre aux urgences, suite à un accident débile et qu'elle n'était pas d'humeur à se faire draguer par le premier baltringue venu. Il avait bredouillé des excuses en tentant d'expliquer la situation. Les mots directeur artistique avaient



apparemment agi comme un sésame et elle lui avait indiqué une autre femme, seule, qui poirotait depuis un moment.

Une main lascive pendait de l'accoudoir d'un fauteuil club, de l'autre main elle tenait un livre, une grande impression de calme émanait de la scène.

Il avait boité jusqu'à sa table. Il s'était présenté et, encore sous le choc de sa bévue, il n'avait pas pensé à s'excuser pour le retard. Elle lui avait demandé si ça ne le dérangeait pas qu'elle finisse son chapitre. *J'ai trouvé ça bizarre.*

Pendant qu'elle lisait, j'ai essayé de recoller les morceaux entre ce qu'il voyait et ce que j'ai entendu au téléphone.

Malgré sa pose décontractée, on sentait de l'énergie dans sa façon de tourner les pages. Je la pensais plus grande, en fait elle était de taille moyenne. Quand elle avait déplié ses jambes il avait constaté qu'elles étaient très longues.

Il ne ressentait plus cette vibration qui appelait la complicité durant leur conversation téléphonique, *jusqu'au moment où elle a posé son bouquin, retiré ses lunettes et m'a planté ses yeux noirs. Ils semblaient dire « devine ».*

Il avait passé le reste du repas coincé entre son arrivée pitoyable et son orteil explosé qui essayait de creuser un trou dans les bouts renforcés cousus main de ses boots.

C'est elle qui avait mené la conversation. Elle employait des mots qui ne circulaient plus dans les dialogues codés des salles de réunion. Des mots comme intensité, frisson, dégoût, bonheur, seconde chance.

Elle a retiré son blouson de cuir et j'ai pris un flash, ses seins comprimés sous le tissu de sa chemise blanche semblaient dire « sors-nous de là ».

Il était tombé sous une espèce de charme étrange, *différent de tout ce que j'ai pu connaître, comme un appel qui me dirait « vas-t-en ».*

Elle lui avait expliqué sa façon de travailler qui lui plaisait beaucoup, une façon de faire complètement incompatible avec les méthodes qu'il appliquait généralement. Il avait dit oui à tout, en sachant très bien que ça ne fonctionnerait jamais.

Quand il avait voulu payer l'addition, elle lui avait dit : « On va partager. »

J'ai répondu : « Oui. Tout partager. »



Le vide sentimental est une période bizarre, on se dit que tout peut arriver. On est tiraillé entre l'envie de rencontrer quelqu'un et le désir de prolonger cet état de grâce qui ouvre des horizons multiples.

L'attente amoureuse détruit tout ça. Cette phase de doute permanent où l'on vit prisonnier des réactions de l'autre, où l'on se jette dans des montagnes russes qui nous secouent le cœur.

Salomé Osterman, son nom, son visage, son aisance, sa voix, tout en elle l'obsédait. Il passait ses journées à échafauder des plans pour libérer ces seins prisonniers *qui m'avaient appelé au secours.*

Sa prestation piteuse au Loir bâillonnait *toutes mes initiatives* pour proposer un deuxième rendez-vous. Il se laissait démonter par cette phrase débile qu'on apprend dans les écoles de commerce : « On n'a jamais une seconde chance de faire une bonne première impression. »

Il avait composé plus de cinquante fois son numéro sans attendre que ça décroche. La seule fois où il avait tenu bon, il était tombé sur sa boîte vocale et *j'ai raccroché.*

Chaque fois que son téléphone avait sonné, *j'ai retenu ma respiration.*

Il échafaudait des plans tordus, il avait même songé à embaucher un privé pour qu'il lui donne son emploi du temps détaillé et qu'il organise une rencontre surprise, mais *mon compte en banque agonisant* ne le lui avait pas permis *et quelque chose m'a interdit de fausser les règles du jeu.*

Étrangement, à aucun moment je ne me suis demandé si elle était libre. Il m'est arrivé de me réveiller la nuit tant l'éclat de son regard dans mes rêves me semblait réel.

Quand Bruno l'avait convoqué dans son bureau, il avait compris que ça sentait mauvais. Que cet entretien allait sonner le glas de sa dépression sentimentale. En frappant à la porte il avait les mains moites.

« Entre ! Sam, je crois que tu connais Mademoiselle Osterman. »

Assise en face de moi, elle lui tendait la main et son sourire paraissait ambigu.

Il lui avait offert une poignée de main flasque et furtive et avait bafouillé que oui, ils s'étaient déjà rencontrés. *Pendant que j'essayais de me remettre de sa*



remarquable entrée en matière, il avait entendu Bruno qui demandait à sa secrétaire de réserver une table pour trois « Chez Lily Wang ».

Bruno pouvait passer pour un homme séduisant si on s'arrêtait à la devanture. Il utilisait le phrasé direct qu'autorise la réussite et son côté fonceur était sans aucun doute rassurant. Il savait ponctuer sa conversation d'anecdotes assez drôles pour ne pas alourdir son discours. Il avait aussi de belles mains parfaitement manucurées qu'il mettait en valeur par une gestuelle appropriée. On pouvait même dire, si l'on n'entrait pas dans les détails, qu'il avait de l'allure.

C'est bien ça qui m'a agacé, Sam s'était laissé évincer de la conversation par Bruno qui en faisait des tonnes. *On* ne parvenait pas à savoir si la démarche de Bruno était purement professionnelle ou s'il avait une autre motivation, plus personnelle, plus liée au charme langoureux qui émanait de cette houri qu'était Salomé Osterman.

Quand elle avait employé les intonations qui l'avaient séduit lors de leur premier entretien téléphonique, il avait senti naître une complicité entre Bruno et elle, *qui m'a fait l'effet d'une rage de dents*. Quelques éclats de rire plus tard, il était anéanti. Il passait en rewind le film qu'il s'était fabriqué et il avait effacé la bande.

D'idiot, il était devenu ridicule. Après tout, cette fille ne lui avait rien promis, ses intonations magiques et ses éclats de rire percutants ne lui appartenaient pas. *Pendant le reste du repas je me suis forcé à ne plus regarder ses seins, un autre finirait bien par les libérer.*

Au moment de se séparer, la poignée de main qu'ils avaient échangée lui avait paru un peu trop longue, il avait préféré l'ignorer, il ne voulait plus se laisser écarteler par le doute.

De retour au bureau, Bruno lui avait dit : « Tu paries que je la saute avant la fin du mois ? »

On avait souhaité qu'il gagne son pari.

Salomé Osterman ronronnait sous sa main. Son corps alangui semblait vouloir emprisonner le plaisir qui l'avait secoué quelques instants plus tôt. *Moi j'ai gravé ses formes langoureuses dans mon disque dur, en laissant l'idée que rien n'est éternel me torturer prématurément.*



Je n'avais pas délivré ses seins taillés dans le bronze qui fait les œuvres d'art, ils sont venus jusqu'à lui, offrir leur douceur ferme à ses doigts électriques. Et deux tétons furieux ont fini leur course sur la pointe de sa langue. Bruno avait perdu son pari.

Sam venait de laisser sa chemise sur une table de Black Jack et il sortait mécaniquement de la salle de jeu en jurant une fois de plus qu'on ne l'y reprendrait plus.

Un ciel pourri de nuages lui crachait son mépris pendant qu'il continuait à s'insulter en reconnectant son téléphone, qui l'informa aussitôt qu'il avait un message. Étant donné l'heure tardive de l'appel, ça ne pouvait pas être son banquier, alors il s'était décidé à l'écouter. La voix lui avait poinçonné les entrailles :

« La première fois vous étiez en retard et vous boitez, la deuxième fois vous aviez les mains moites et vous faisiez la gueule. Je serais curieuse de savoir ce que me réserverait une troisième rencontre ? »

Il l'avait écouté plusieurs fois avant de comprendre qu'il s'agissait d'une invitation. Tout ce qui touchait Salomé Osterman *nous* déstabilisait. Il s'était convaincu que ce n'était pas raisonnable de la revoir.

Mais il avait beau minauder avec sa conscience, tout *notre* corps la réclamait. Après ce triste repas avec Bruno, il s'était simplement contenté de bâillonner le désir.

Quand je l'ai décidé à la rappeler, il était presque une heure le matin, mais le temps était devenu une notion abstraite.

Je lui avais préparé son discours, rodé ses phrases, il fallait qu'elle sache qu'il n'était pas un looser, que son attitude n'était liée qu'au trouble qu'elle lui inspirait et qu'il n'avait ressenti avec aucune autre femme jusqu'ici.

La voix sortait d'un tunnel et les mots jouaient aux autos tamponneuses dans le récepteur :

- Allô. Allô. Vous êtes qui ?
- C'est Samuel, je vous rappelle suite à votre message.
- Sam, ah oui, mon message, mais quelle heure est-il ?
- Je n'en sais rien et je ne vous ai pas appelée pour vous donner l'heure.
- Non bien sûr.
- Il faut que je vous explique, si je n'ai pas été bon au restaurant...



Il allait débiter *mon* texte quand elle l'a interrompu, sa voix avait repris de la conviction :

– Vous êtes meilleur dans un lit ?

– Pardon ?

– Je vous demande si vous pensez être meilleur au lit qu'au restaurant.

– Heu, oui, non, enfin je crois, mais...

– Eh bien venez me rejoindre, maintenant que vous m'avez réveillée, on examinera la question.

Elle nous a donné son adresse, trois minutes plus tard, au volant de son coupé Alfa Duetto rouge — le même que conduit Dustin Hoffman dans *Le Lauréat* — il laissait le ronflement italien du moteur troubler la nuit parisienne.

Au volant, il chantait « Hello darkness my old friend... » Et la vie commençait à être belle.

Seul l'épuisement achevait leurs nuits, ils s'endormaient comme on tombe d'un toit. Se réveillaient enlacés, souriants et leurs corps s'affolaient à la première caresse. *Avant de les rencontrer, je n'aurais jamais cru qu'un homme et une femme puissent autant faire l'amour.*

Durant ce mois d'août, où par pur hasard leurs congés coïncidaient, il avait maigri de quatre kilos et leurs voisins s'étaient mis à *nous* détester. *On* apprit plus tard que ceux du dessus s'étaient ruinés en invitations au restaurant, ils n'osaient plus recevoir chez eux : le tac tac de la tête de lit et les hurlements de Salomé troublaient les conversations, en créant une tension insupportable parmi les couples.

Ils guettaient nos départs en week-end pour être sûrs de pouvoir se reposer.

En plus du lit, ils avaient tout testé dans l'appartement, la machine à laver en position essorage s'étant révélée assez redoutable.

Une pipe sous la porte cochère lui avait permis de voir défiler toute une famille que *j'avais surnommée les « Le Quesnois »*. Salomé s'activait en leur tournant le dos pendant qu'il essayait de jouer à l'homme invisible sous le regard dubitatif du père, alors que la mère s'appliquait à faire passer ses cinq enfants bleu marine en les forçant à regarder en l'air et à réciter « Le chat, la belette et le petit lapin ».



On ne recherchait pas la performance ou les montées d'adrénaline, ils voulaient simplement satisfaire toutes leurs pulsions. Où que l'on soit, quand le désir les appelait, on trouvait une solution. Derrière des portes, dans des toilettes, au cinéma, à la piscine, dans la voiture, au jardin public, dans des parkings, dans la lingerie d'un grand restaurant, dans des cabines d'essayage, dans le métro, à l'hôtel.

La vie était un terrain de jeu et leurs jeux étaient sexuels, ils passaient entre deux et trois heures par jour à faire l'amour *et le reste du temps on parlait, on riait, on découvrait des boutiques, des expos, des restaurants, on allait au théâtre, au cinéma, on achetait des livres, on marchait au hasard et ce « on » aurait pu défier le monde.*

Je dansais dans la cuisine en préparant le petit-déjeuner, il shootait dans les cailloux et les bouts cousus main de ses boots étaient parsemés d'impacts, j'inventais des mots, personne ne pouvait l'impressionner. Dans la rue les gens qui nous croisaient nous jetaient un regard d'envie et de respect, l'aura des amoureux est un phare dans le brouillard des sentiments.

Salomé n'était qu'un sourire. De désirable elle était devenue irrésistible, épanouie. Les femmes s'étaient mises à la regarder encore plus que les hommes, elles cherchaient à comprendre ce qui la rendait si proche et tellement inaccessible.

La vie pouvait nous attendre au virage, nous n'étions qu'une ligne droite.

Dans sa tête de joueur, il se disait que l'amour n'est qu'une question de chance, qu'il suffit juste de rencontrer la bonne personne. Le reste, toutes ces théories fumeuses sur les couples qui durent, les milliards de pages écrites sur le sujet, ne sert qu'à rassurer les malchanceux, ceux qui croient l'avoir trouvé, ceux qui se mentent par lâcheté, ceux qui n'oseront jamais se jeter dans le vide. *Je n'ai pas pu partager totalement son opinion.*

Elle terminait des phrases *que j'avais commencées*, il lui offrait les vêtements qu'elle avait repérés *sans m'en parler, nous frissonnions sur les mêmes musiques. Durant ce mois en décalage horaire, on flirtait avec le temps. Manger quand on a faim, sortir n'importe quand, dormir quand on n'en peut plus et s'aimer tout le temps.*

Après un repas en plein après-midi, *on filait vers Honfleur pour dîner sur le port avant un bain de minuit. Petit-déjeuner rue du Cherche-Midi et retrouver leur lit pour s'écrouler de sommeil au quatrième orgasme. Se réveiller quand le soleil se couche, refaire l'amour doucement, traîner dans le bain et filer au cinéma pour attraper une*



séance avant de se régaler de pâtes aux palourdes dans un petit restaurant qui sait aussi tricher avec le temps. Rôder dans la ville calme à la recherche d'une porte cochère pas trop farouche. Se détendre dans un bar de jazz, se retrouver dehors à la fermeture et briller au milieu des visages recrachés par la nuit. Passer dans une boulangerie pour acheter des croissants et prendre un petit-déjeuner au lit, puis regarder le soleil rougir pendant qu'il les surprenait à l'attendre en levrette.

Un soir je l'ai demandée en mariage. Elle lui a répondu qu'elle était juive et qu'il était catholique et ils avaient éclaté de rire.

Au petit matin je n'ai toujours pas compris ce qui avait pu les faire rire ainsi.

Septembre allait les rejeter sur le sable. La reprise du travail, avec ses contraintes, ses horaires figés, le stress et la fatigue, serait un juge de paix, elle sonnerait le glas des amours débridées.

Malgré cette dernière soirée passée dans l'appartement chahuté par les flammes des dizaines de bougies que j'avais disposées amoureusement, ils n'étaient pas dupes. Demain les dévoilerait.

Le corps de Salomé flottait, léché par la lumière rousse. Elle ondulait sur lui les cheveux défaits, son regard extatique planté dans le *mien*. À travers les fenêtres grandes ouvertes, la rue soufflait par vagues la chaleur têtue d'un été bagarreur. La tête calée contre un oreiller, couché sur le plancher, en attendant que le temps déraille *je repoussais les limites*. Les pointes des seins de Salomé traçaient des mots d'amour au-dessus du corps de Sam tendu vers la déflagration, le monde entier n'était qu'un faire-valoir. Au rythme de la marée, son plaisir est monté : lent, progressif, sans crispations, sans hurlements, juste ponctué de spasmes sourds et, dans les yeux mouillés de Salomé, *j'ai lu la fin d'un épisode*.

Le matin les avait plantés là, devant leurs tasses vides, l'air absent, trop loin du *nous* d'hier. Ils s'étaient quittés sur un baiser orphelin et il avait dévalé les escaliers comme une charge de cavalerie avec une peur de rentrée des classes qui lui nouait l'estomac.

Sa journée s'était passée sur un ring et il était rentré sonné. Il avait compté les marches, avant de pousser la porte. *J'ai essayé de trouver une phrase choc, de quoi*



réussir son entrée, sa première entrée en solitaire depuis que Salomé avait fait basculer notre centre de gravité.

L'appartement était vide, elle n'était pas encore là, contrairement à la promesse qu'elle lui avait faite ce matin de rentrer tôt.

L'appartement s'était mis à tourner et, juste avant que le plancher ne s'éventre, il avait découvert ce mot inscrit à la craie sur une ardoise posée sur le lit : « Viens me retrouver. » Simplement cette phrase, pas d'adresse, pas d'indication supplémentaire. Il s'était attendu à une surprise, un petit repas en amoureux soigneusement préparé, leur première soirée de cadres supérieurs éreintés par une journée de travail mais qui refusent de céder à la grisaille. Pendant qu'il prenait sa douche, *je lui ai torturé* les méninges pour qu'il trouve l'endroit où Salomé l'attendait. *À travers cette fantaisie j'ai ressenti comme un défi*, une mise à l'épreuve de leur couple qui devait surmonter son premier examen de passage. Il fallait qu'il réussisse ce test d'amour. *Je l'ai laissé se changer* avant qu'il se lance à sa poursuite. Comme il se demandait quoi mettre, *l'idée m'est venue* qu'il aille jeter un œil dans la garde-robe de Salomé, pour essayer de deviner ce qu'elle portait et trouver un indice, grâce au style de ses vêtements, sur le type d'endroit qu'elle avait choisi.

Déjà, elle s'était changée : il ne s'agissait donc pas d'un simple apéritif dans leur bar habituel. Pas de jean tee-shirt baskets, ça pouvait aussi éliminer le petit restaurant où les pâtes aux palourdes étaient trop bonnes. Pas de tenue trop habillée non plus, il les connaissait toutes et elles étaient toutes en place dans son armoire. Avec ces indices trop minces, il s'était retrouvé au point de départ. À force de passer en revue tous les endroits dont ils avaient gardé des souvenirs marquants, il avait l'impression de courir dans un labyrinthe alors que le chrono tournait. Tous les souvenirs étaient marquants puisqu'ils étaient frappés du sceau de la première fois. La peur de ne pas être à la hauteur amplifiait sa confusion, il fixait cette ardoise comme si un GPS pouvait se cacher derrière les mots. *Quand j'ai décidé* qu'il pouvait bouger, il avait déjà perdu presque une demi-heure.

J'ai sélectionné une dizaine d'endroits que je lui ai fait visiter dans un ordre qui n'a rien de cohérent en terme d'itinéraire, mais qui avaient privilégié l'intensité des souvenirs qu'il avait attaché aux lieux. Il avait répété plusieurs fois le même scénario : garant l'Alfa en double file moteur tournant, il se précipitait comme un fou pour faire le tour de la salle, sous le regard interrogateur des clients et du personnel. Pas de Salomé,



chaque fois qu'il approchait d'un nouvel endroit *mon cœur* battait contre ses tempes et il en ressortait encore plus énervé, comme si la terre entière lui riait au nez.

J'ai organisé son itinéraire par priorité et plus il avançait, plus j'ai perdu confiance.

Il était tellement concentré sur sa montre *que je n'ai pas vu le feu rouge*, le motard en pleine accélération avait donné un coup de guidon brutal, la moto s'était couchée et avait fini sa course contre les montants d'un arrêt de bus.

J'ai continué sa route, tout en moi lui a dit : arrête-toi, ce type est sans doute blessé, assume, fais demi-tour, en plus d'être un chauffard, tu deviens un délinquant doublé d'un salaud. Tout, sauf son pied bloqué sur l'accélérateur.

Finalement, la fatigue avait vaincu la folie : quand il avait garé la voiture à bout de souffle dans *notre* rue, il était trois heures moins le quart.

Une brume poisseuse gommait le relief des murs. Il était resté un moment calé dans son siège le regard en chien. Il attendait quelque chose, un coup de génie, un coup du sort. *Avant le coup de grâce j'ai décidé de le laisser rentrer se coucher.*

La télé crépitait dans le vide, Salomé était endormie dans le canapé ses deux poings serrés contre sa poitrine.

La table était dressée, une bouteille de Bâtard Montrachet barbotait à moitié vide dans l'eau tiède du seau à glace. Au pied des bougeoirs, la cire faisait de la dentelle et des stalactites pendaient vers la nappe damassée.

En se traitant de pauvre type, il avait retiré le plaid qui recouvrait le corps totalement nu de Salomé, à l'exception d'une chaîne en argent autour de sa taille. Elle avait ouvert les yeux et son sourire l'avait griffé.

– Je suis désolée, j'ai fini par m'endormir. Pourtant j'étais si inquiète, en plus tu as laissé ton téléphone dans la chambre, je ne pouvais pas te joindre. J'avais acheté ce qu'il faut pour te préparer un repas traditionnel ashkénaze.

– Et ton message ?

– Mon message ?

– Sur l'ardoise : « Viens me retrouver. »

– Ha, j'ai oublié de l'effacer avant de sortir faire les courses. C'était au cas où tu serais rentré pendant que je prenais mon bain.



J'ai tiré les rideaux pour échapper à la torture de ce corps qui volait toute la lumière.

Il avait remonté son col, le froid reprenait ses droits et un crachin mesquin faisait presser le pas aux rares passants qui dérivait en faisant la gueule.

Un rendez-vous en province avait jeté Salomé dans la rue aux aurores. Il dormait mal dans ce lit ingrat qui n'avait même pas conservé la chaleur de son corps, *alors je l'ai réveillé pour aller marcher. J'aimais bien parfois traîner seul avec lui, lancés tous les deux comme un galet sur les eaux plates.*

Il avait rendez-vous avec Leo, un des artistes qu'il drivait, pour faire un point avant sa scène aux Victoires de la musique. Ils se retrouvaient toujours dans des bars crasseux qui sentaient le désespoir. Ces tombeaux ouverts où l'on assassine le temps en dealant de la bière contre des paroles creuses.

Il était huit heures trente et Leo attaquait féroce­ment une entrecôte qui débordait de son assiette. La fille endormie à côté de lui semblait sortie d'une BD d'Enki Bilal, cheveux et lèvres bleu pétrole, un piercing à chaque paupière et un anneau dans le nez. De son débardeur gonflé à bloc jaillissaient deux épaules traquées par la perfection.

« Je te présente Erika von Thurn und Taxi, t'as dû entendre parler de sa tante Gloria, c'est de ton époque. »

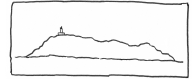
Effectivement, il se souvenait, Gloria von Thurn und Taxi, la princesse Punk, comme l'avait surnommée les medias, héritière d'une des plus grosses fortunes du gotha allemand, ses frasques avaient alors affolé les tabloïds.

La fille au corps de liane ciselée avait ouvert les yeux. Au-dessus de ses pommettes poméranien­nes, son regard avait saisi Sam, deux yeux de panthère aux pupilles verticales jaunes lan­çaient des éclats assassins.

« Ça, par contre, c'est du faux, des conneries de lentilles qui donnent un regard de chatte. Elle a pas besoin de cette merde, j'te jure qu'elle a des yeux qui te tringlent. C'est ça le problème avec les meufs, elles en veulent toujours plus. »

J'ai repensé aux yeux noir intense de Salomé qu'elle maquillait à peine et je me suis dit qu'elle n'avait pas ce problème, je crois que c'était moi qui en demandais trop.

La créature nous avait adressé un sourire à défroisser le cœur, *j'ai senti que ce sourire allait poursuivre Sam toute la journée.*



Leo, qui venait d'allumer son joint, avait constaté son trouble et l'avait informé :
« T'as tes chances, je crois qu'elle kiffe aussi les vieux, je crois qu'elle kiffe tout ce qui peut bander. »

Il avait senti une fêlure dans la voix de Leo, cette manie de tout salir, c'était sûrement une façon de se protéger. *J'ai pensé que ce n'était pas la meilleure, mais chacun fait comme il peut.*

Leo avait passé son bras autour des épaules d'Erika, qui avait posé doucement sa tête colorée contre lui. Il pianotait lentement sur son débardeur, à l'endroit où le renflement des aréoles s'imprimait dans le tissu tendu au maximum. Et Sam et Leo avaient entamé une longue discussion professionnelle *qui m'a très vite lassé, puis dérangé. J'ai ressenti que durant leur conversation Sam n'était pas concentré, son regard dérivait à intervalles réguliers pour s'accrocher au sourire ravageur de cette créature entêtante qui vibrait dangereusement autour de nous.*

– C'est pas grave, de toutes façons on ne salit pas la crasse.

Et ce fut la conclusion de Leo dont le jeu des doigts avait fait germer deux pointes maléfiques sous le débardeur d'Erika, qui agaçaient Sam autant que les réponses débiles de ce crétin. *J'ai senti qu'à part un début d'érection, il ne tirerait rien de cette conversation.*

– Bon, Leo, on se retrouve comme prévu pour la répétition avant le grand soir. À demain, Leo. Fraülein...

Le regard de la tigresse l'avait poursuivi jusque dans la rue.

Sur le chemin du bureau, *j'ai essayé de comprendre pourquoi cette fille l'avait fait chavirer. J'ai craint que son sourire n'ait réussi à chasser, l'espace d'un moment, celui de Salomé.*

Et je me suis senti très mal à l'idée que, quand on lui ouvre les yeux, l'amour n'est pas aveugle.

On garde un côté animal qui nous avertit des dangers. Quand Salomé et ce con avaient engagé la conversation, Sam s'était immédiatement senti de trop et s'était replié vers le buffet ridicule comparé aux agapes qu'on pouvait offrir dans sa société pour promouvoir un nouvel album.



Jusque-là, ils arrivaient tant bien que mal à tenir en respect un quotidien féroce qui tentait de ronger les parois de *notre* amour exclusif. L'ouverture sur le monde extérieur s'était faite en douceur, *on apprivoisait le temps en sortant une à deux fois par semaine afin de rencontrer des gens.*

Il l'emmenait à des concerts et aux afters avec les artistes, dans des restaurants, tard dans la nuit, dans des boîtes qu'elle découvrait. Elle adorait danser et *j'aurais pu m'user les yeux à la regarder, chacun de ses mouvements était un appel violent.*

De son côté, elle lui avait fait connaître un univers nouveau pour lui, peuplé de peintres, de sculpteurs, de designers. Quand il l'accompagnait à des vernissages, des expos ou des happenings, *on pénétrait un milieu déstabilisant.*

Finalement, Sam avait décidé de les rejoindre, il n'allait pas *me* priver de la présence de Salomé à cause d'un baratineur quelconque qui disparaîtrait de leur univers dans moins d'un quart d'heure.

Je me suis assis à côté d'elle et il lui avait passé un bras protecteur autour des épaules. Tout en souriant, elle avait continué d'écouter le guignol, qui avait fait mine de ne pas s'apercevoir de *notre* arrivée.

Il ponctuait ses phrases de larges sourires qui découvraient des dents absolument blanches, le genre de sourire qui met mal à l'aise tous ceux à qui il n'est pas adressé. C'est lui qui menait la conversation et *j'aurais aimé croire que Salomé l'écoutait par politesse.*

« Je travaille à déstructurer l'universalité, c'est une question de focale, détruire et reconstruire, ça permet de guider l'humanité sur le chemin de l'art. Je traque la souffrance dans chaque chose, je crois que j'ai toujours fait ça naturellement. Pour moi, l'art existe par le détail et dans la souffrance, ça m'aide à décortiquer le quotidien... » Son regard semblait avoir découpé Salomé dans la page centrale d'un magazine masculin.

« Oui j'ai toujours fait ça, mais c'est juste depuis quelques années que j'ai su le matérialiser, j'imprime les résidus de souffrance que je reconstitue dans un puzzle. Je vomis la notion d'œuvre et son besoin de rythme, l'art ne se séquence pas. Celui qui pense ça est globalement lâche, il se fourvoie dans le confort. Je travaille toujours dans la peur et la précipitation, sinon je ne peux rien créer. »

Le profil de Salomé ne *nous* donnait aucune piste, par moment, elle semblait acquiescer et *on* ne parvenait pas à interpréter ce dodelinement troublant.



« Est-ce que vous partagez avec Cyprien Gaillard cette notion que l'idée principale est celle de l'entropie et de la ruine et que le futur sera le passé en inversé et qu'on retourne vers des âges plus obscurs ? »

Pendant que Salomé avait tenté de répondre à la question primordiale que l'autre venait de lui poser, *j'ai observé ses lèvres qui bougeaient, la perfection des angles, la finesse du tissu d'où s'échappaient des sonorités rauques. Pendant un instant, j'ai cru comprendre ce que les artistes passent leur vie à essayer de reproduire.* Sam avait posé sa main sur la sienne, leurs doigts s'étaient mélangés, *comme à chaque fois mon cœur battait plus vite. Quand elle a retiré sa main, les oiseaux se sont écrabouillés, le vent ne les portait plus.*

Elle avait finalement tourné ses yeux vers Sam, ils semblaient lui demander son avis, *du moins c'est ce que j'ai compris*, il avait eu cette réponse effarante :

« Le jour où les mouches auront la taille des artistes égocentriques, les murs seront recouverts de merde. »

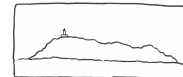
Je me suis senti terriblement las. Comme ces vestes ternes trahies par le chatolement vulgaire de leur doublure.

Dans le taxi du retour ils n'avaient pas beaucoup parlé, *je crois me souvenir que pour la première fois ils avaient fait l'amour machinalement. Après je me suis levé pour bloquer un volet qui battait sans raison. Quand je me suis recouché dans la chaleur des draps, elle dormait. Mon regard a glissé sur leurs corps qui se tournaient le dos et il y avait cette larme qui dansait sur ma joue.*

J'ai attendu un moment avant de l'essuyer avec le dos de ma main.

La veille au soir Salomé avait pris l'avion pour New York. *J'ai eu beau me répéter tout ce que l'on se dit dans ces cas-là, qu'elle partait pour son travail, qu'elle avait toujours rêvé d'aller dans cette ville qui la fascinait, que le fait de rencontrer Louise Bourgeois pour une interview exclusive était une opportunité unique (et ultime), n'empêche : son sourire, quand elle a bouclé sa valise, me restait en travers du cœur.*

Il avait gardé au fond des yeux l'image de son taxi qui s'éloignait, les feux stop rougissaient dans la nuit comme un avertissement.



Une agitation nerveuse avait bousculé son sommeil, *je me suis réveillé plusieurs fois pour relire le message que Salomé lui avait envoyé avant de décoller* : « la distance ne nous sépare pas, je t'emporte avec moi, tout au fond de mon cœur ».

Accablé de mauvaise fatigue, j'ai fini par m'endormir. Un réveil brutal a fait exploser notre nuit et les éclats étaient plutôt tranchants.

Sam déjeunait en écoutant le radio. Les cheveux en bataille, les triangles saillants des muscles de son cou émergeant du peignoir en éponge blanc *que j'avais volé dans un hôtel*, il avait des airs d'Imperator. *Et j'ai pensé, à ce moment-là, qu'un jour peut-être « le choc allait être très rude »*¹.

En marchant il se répétait son message *dont je disséquais les mots*. Il semblait presque rassuré et allait d'un pas rapide vers son bureau pour remplir sa journée à façonner des stars éphémères, comme des pâtes à modeler.

Concernant le message de Salomé, j'ai préféré qu'il voie les choses en face. Bien sûr que la distance les séparait, le fait de dire le contraire prouvait qu'il n'allait pas lui manquer. Elle n'emportait avec elle qu'une image de lui, si cela lui suffisait, moi je ne pouvais pas m'en contenter. L'absence de contact avec sa peau, son odeur, ses mots, sa voix, créait un vide que l'imagination ne suffisait pas à combler. Et cette fin idiote « tout au fond de mon cœur », ce sont les souvenirs, les regrets et les morts que l'on garde tout au fond de son cœur. Moi j'avais son regard, sa bouche, ses seins, son humour, sa joie, ses éclats de rire et ses cris de plaisir bien plantés à la surface. Mon cœur frémissait de les entendre, de les sentir.

Son message résonnait comme un coup de semonce.

Au fil de la matinée, son humeur, de maussade, avait viré à exécration. Linda qui le connaissait mieux que quiconque au bureau avait prétexté une course en ville pour fuir ses sautes d'humeur. Il s'était contenté de survoler son courrier et le classement vertical fonctionnait de façon impitoyable. *Nous attendions un appel de Salomé qui n'arrivait pas et il avait beau tenter de relativiser par tous les moyens, ça me rendait fou.* En l'embrassant avant de disparaître dans son taxi, elle avait promis de l'appeler dès son arrivée et son avion devait avoir atterri depuis plus de trois heures.

Étrangement, à aucun moment, il ne s'était inquiété pour sa santé, l'idée qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave ne l'avait même pas effleuré. *J'ai perdu mon temps à*

¹ Référence au poème « Soir de bataille » dans *Les Trophées* de José-Maria de Hérédia.



chasser des images gênantes. Salomé, électrisée par son aventure new-yorkaise, l'avait relégué au rang du petit ami encombrant. Salomé entourée d'hommes séduisants, à la conversation facile, des hommes fascinés par ses yeux de chatte égarée, des sornois au baratin homéopathique, des audacieux qui entreprendraient de libérer ses seins dévastateurs, des prédateurs qui ne respectaient rien.

Plus tard, en sortant de sa douche, elle trouverait le temps de lui passer un rapide coup de fil pour lui expliquer comment c'était trop génial ici. Comment, absorbée par cette énergie incroyable qui vous prend aux tripes dès la sortie de l'aéroport, elle avait déjà fait mille choses avant de pouvoir enfin se poser pour lui téléphoner tranquillement.

Sam s'était emparé du téléphone au moment où *je tentais de chasser l'idée de me trancher le gros orteil avec un sécateur rouillé*. Le nom de Salomé s'affichait en cristaux luminescents et la température était descendue d'un seul coup. Deux sonneries avaient suffi pour le convaincre que *mes angoisses* étaient vides de sens. En entendant la voix fatiguée de Salomé, *il me traita de pauvre type*.

« Ah mon chéri, comme c'est bon de te parler, j'ai fait un voyage épouvantable, deux heures de retard au décollage et un mal de chien pour récupérer ma valise. En plus on n'a pas arrêté de traverser des turbulences et je n'ai pas fermé l'œil, j'aurais tant aimé t'avoir à mes côtés, je suis morte et je rêve d'une douche. J'espère que tu as meilleur temps à Paris, parce que ici ça sent la tempête. »

Il avait bredouillé deux trois banalités, et, avant de rompre la conversation, elle lui avait demandé si ça allait, parce qu'il avait une drôle de voix et elle avait rejoint son hôtel dans la nuit hostile. Elle lui avait aussi dit *que je lui manquais cruellement*.

Qu'est-ce qu'elle connaissait à la cruauté ?

18

Un soleil éclatant vous déchirait les pupilles, il marchait d'un pas vif sur le trottoir argenté. Linda l'avait prévenu qu'ils venaient de recevoir la dernière maquette du nouvel album de Leo, que ça sentait la bombe atomique. Son banquier était parti en vacances pour quinze jours et, sur le chemin du bureau, il lui était même arrivé de croiser des gens souriants.



Cette journée qui démarrait affichait des signes extérieurs de richesse, l'hiver gardait ses distances et personne ne semblait s'en plaindre. *J'aurais dû me sentir bien.*

Ce jour-là, Salomé déjeunait avec un écrivain. Sam avait réussi à échapper au repas en promettant de passer prendre le café pour faire la connaissance de cet être fascinant qui gagnait sa vie en écrivant des trucs. Il avait toujours eu du mal à entrer en relation avec ces gens qui vivaient en dehors de leur vie. *Pour le consoler je lui ai dit que, même s'ils veulent se l'approprier, le monde ne leur appartient pas.* Il avait trainé le plus possible afin de s'épargner le fardeau d'une conversation dont il était sûr de sortir dépouillé. En général, ces types-là pratiquaient le monologue ou, s'ils s'intéressaient à vous, on quittait la pièce avec le sentiment de s'être fait voler quelque chose.

Il avait abandonné l'Alfa au voiturier en lui recommandant de ne la quitter des yeux que si sa vie en dépendait et il était entré dans l'endroit le plus convenu qui soit pour ce genre de rendez-vous. Chaque fois qu'il franchissait la porte de la Closerie des Lilas, il essayait de retirer la naphtaline du fond de ses poches. *En cherchant Salomé du regard, je me demandais comment Renaud avait pu passer tout ce temps dans ce tombeau, je crois que moi aussi je me serais détruit au Pastis.*

On avait fini par repérer leur table, dans un recoin à l'angle du bar. Il s'était dirigé vers eux, Salomé lui tournait le dos. Parfois des mouvements de tête violents semblaient rythmer sa conversation, parfois elle passait ses mains dans la masse de ses cheveux diaprés par la lumière. Planté devant le bar, il avait hésité à les déranger. Soudain, le garçon l'avait interpellé : « Et pour monsieur, ce sera ? » Il avait bien fallu qu'il avance. Debout devant la table *S. Beckett*, il attendait. Salomé avait terminé sa phrase avant de le présenter au type qui pour le moment accaparait toutes ses pensées. Il avait tiré une chaise en repoussant l'idée subite de foutre le camp, le rôle de second couteau le tétanisait. Il n'avait pas retenu le nom de ce Jean-Philippe machin qui venait de recevoir un prix littéraire et qui faisait un carton et dont le regard tenait celui de Salomé en respect. *J'aurais préféré que, comme tous les autres, il dégouline dans son décolleté.* Comme il se sentait déjà de trop, Sam n'avait pas forcé les portes d'une conversation qu'on ne l'avait pas invité à partager. À la question de Salomé : « Est-ce que vous avez conscience d'avoir inventé un nouveau style littéraire : le romantisme cynique ? » L'autre avait répondu : « Désespérément non » et ça les avait fait rire. *Moi*



je me suis senti loin et j'attendais désespérément que le garçon lui apporte mon café. Il pourrait alors me donner une contenance en s'absorbant dans des gestes simples, décortiquer l'emballage du sucre, plonger doucement le petit carré blanc dans la tasse, prendre la cuillère, tourner lentement, longuement, approcher le liquide fumant de ma bouche et se brûler délicieusement les lèvres. Créer notre propre bulle puisqu'ils nous interdisaient l'accès à la leur.

« Et vous Sam, vous êtes dans la production musicale d'après ce que m'a dit Salomé ? »

Il avait ânonné une réponse sans intérêt qui tua la conversation. Cet être hors du commun, capable de captiver des foules par la seule puissance de son intellect, capable en deux mots d'arracher à Salomé un rire d'adolescente *qu'on* ne lui connaissait pas, ce futur génie de la littérature moderne condescendait à le voir. Pire encore, il faisait semblant de s'intéresser à lui. *Par amour, j'aurai pu accepter bien des choses, laisser Sam se plier à un code de vie qui n'était pas le sien, laisser son amour-propre au vestiaire, laisser des types séduisants et pleins d'insolence le mettre en miettes sans qu'il ne bronche. Peut-être m'ouvrir le ventre en souriant, si elle me l'avait demandé. Mais le regard que m'assénât Salomé, à ce moment-là !*

Il renversa le café que le garçon venait de poser et quitta la table. Une rage sourde *nous* poussait vers la sortie, en marchant il serrait très fort le cou de Salomé.

L'Alfa laissa un centimètre de gomme sur le goudron rugueux.

Pris d'ivresse, l'hiver marquait son territoire. Cette éjaculation glacée criblait un ciel de lait de flocons éphémères. La rue s'ouvrait comme un fruit mûr, les vitrines arrogantes, chargées à bloc, dégueulaient de lumière. Une agitation furieuse annonçait les inévitables fêtes de Noël, les gens se donnaient l'illusion d'y croire. Même la nuit cachait son jeu. Il avançait comme un chewing-gum collé à une semelle.

Après *notre* départ miteux de la Closerie des Lilas, Salomé l'avait convaincu, comme savent le faire les femmes intelligentes, que leur couple avait besoin d'oxygène. *On l'avait regardée boucler son sac de voyage. Pendant qu'elle tirait sur les sangles en cuir, j'ai manqué d'air. Bien sûr je ne partageais pas son avis, évidemment je trouvais cette histoire de break complètement stupide, mais il n'avait rien su opposer à sa*



démonstration implacable. En trois parties : thèse, antithèse, synthèse, elle l'avait gobé, mâché, recraché. Il avait fait semblant d'acquiescer. *En écoutant, j'avalais des tessons de bouteille.* Plus que ses arguments, son ton définitif l'avait plaqué au sol.

Longtemps après le départ de Salomé, pour en finir avec cette idée idiote que la mort pouvait être une délivrance, je nous avais forcés à sortir.

On était vendredi, il était presque dix-huit heures. Dans le ciel irradié, les flocons volaient comme des cons. *On* avait un long week-end à tuer. Il traînait des pieds en essayant de ne pas se faire piétiner par une armée de passants véloces, encombrés de sachets, qui martelaient le trottoir. Certains le frôlaient, d'autres le bousculaient. Quelques coups de sac, quelques coups de coude, *on* dérivait sans but dans cette marée humaine.

Comme des tirs de sniper des bribes de phrases de Salomé m'atteignaient en plein cœur.

Un type carré, format abribus, lui avait envoyé un coup d'épaule. Il essayait de comprendre comment ils avaient pu en arriver là, des mots comme liberté, indépendance, étouffement, fusionnel, possessif, découpaient *nos* certitudes en franges. *On* était, malgré tout, sûr de l'aimer, de la désirer toujours, de vouloir passer le plus de temps possible avec elle. L'idée de la perdre *nous* saignait à blanc. Une baleine de parapluie se logea dans sa narine gauche. Depuis qu'*on* avait rencontré Salomé, il voulait faire de son mieux, ne pas gaspiller cette occasion d'avoir une vie plus intense. Pour *me* rassurer, il se disait que leur histoire avait démarré comme une fusée. Passé le premier mois, ils avaient quitté la rampe de lancement, maintenant, ils venaient de larguer le premier étage, tout ça était normal, il fallait lâcher du lest pour continuer à tracer dans l'espace idéal. Il commençait à penser que cette petite mise au point était nécessaire, que Salomé avait bien fait d'en prendre l'initiative, ce sont toujours les femmes qui prennent ce genre d'initiatives. Il voulait *me* convaincre que c'était une preuve d'amour, que Salomé était juste partie en week-end chez sa cousine. *J'avais envie de le gifler au milieu de la foule grouillante des Pères Noël de Panurge prêts à dégainer leurs cartes bleues qui rougissaient à vue d'œil.*

Limoges ! Aller passer un week-end à Limoges ! Je vais finir par croire qu'elle le déteste vraiment. Et si cette cousine n'existait pas ? Et si Salomé n'était pas à Limoges ? Et si...



Il s'était mis à fendre la foule. Son genou avait heurté la tête d'un bébé et la poussette avait failli se renverser, il avait continué son chemin, derrière *nous* un chapelet d'insultes se mêla aux flocons.

Il fallait que j'en aie le cœur net.

Le long de la route les plaques blanches se changeaient en flaques d'urine. En roulant vers Limoges, il s'était demandé pourquoi la neige ne recouvrait pas le sol uniformément, pourquoi elle transformait le paysage en un damier galeux. *Pourquoi on roulait comme deux forcenés* dans la nuit glacée vers une destination approximative, à la rencontre d'une femme qui voulait être tranquille, loin de lui, le temps d'un week-end ?

Il trouvait des tas de raisons pour essayer de *me* convaincre qu'il serait mieux dans un bar à écouter du jazz en sirotant un gin tonic. Selon lui, rouler toute la nuit, affronter la neige, le verglas et le froid pour retrouver celle qu'on aime était un acte bourré de romantisme, mais totalement inutile. Il connaissait Salomé, malgré ses grandes phrases et ses mots violents, elle devait déjà se sentir seule dans cette ville sombre avec sa cousine triste — une femme seule à Limoges a fatalement une vie ennuyeuse et elle ne peut être que triste. Dès son retour, Salomé se jetterait dans ses bras, et *on* passerait un week-end torride.

Comme j'avais tout son temps, il avait préféré ne pas prendre l'autoroute. Conduire sur la neige ne lui faisait pas peur, il suffisait d'être prudent. Les infos se chargeant de lancer des mouvements de panique chaque fois qu'il tombe trois flocons, la route était déserte. *On* écoutait le dernier album de Leo, certaines intonations, certaines phrases faisaient frissonner ses avant-bras *et on aurait presque pu commencer à se sentir bien, comme un homme qui prend les choses en main.*

« Tu crois que pour vivre au-dessus de ses moyens on est obligé de repousser sans cesse ses limites ? » *J'ai préféré ignorer sa question stupide, je détestais quand il avait des états d'âme.* Dans la lumière jaune seventies des phares la route brillait comme un champ de lucioles.

Malgré son âge et le nombre inconnu de kilomètres (le compteur ayant rendu l'âme sur le chiffre 175 543), le moteur tournait rond. Sam était concentré et aucun



signe de fatigue, comme bâiller à répétition ou redresser subitement la tête pour contrer le relâchement des muscles du cou, ne pouvait *nous* inquiéter.

Le chauffage faisait son possible en essayant de lutter avec les courants d'air qui forçaient la capote avachie et glissaient sous ses armatures rudimentaires. Régulièrement, les vagues d'air chaud étaient transpercées de rafales glacés.

Dans cet habitacle, ainsi secoué par la *force de Coriolis qu'était devenue Salomé, nous étions Sam et moi (moi et Sam) des courants sous-marins emportés vers le même pôle, vers cet espace magnétique où les forces contraires s'opposent et se rassemblent, se quittent et se retrouvent. Ou pas.*

« Putain, l'adresse ! » Sam s'était soulevé sur son siège et s'était mis à fouiller dans la poche droite de son jean. Il avait fini par en sortir le morceau de papier fripé trouvé la veille sur le tapis du salon. *J'ai obtenu l'adresse après avoir surpris la fin d'une conversation entre Salomé et sa soi-disant cousine : « ...152, Avenue Anatole France à Limoges, c'est noté. »*

On a passé le panneau LIMOGES comme deux clandestins débarquant sur la terre promise, soulagés, délivrés, réjouis, complètement paniqués.

Sam roulait lentement, cherchant sa route dans les rues sobres de cette ville que nous débusquions sous son masque de grisaille. Il la trouvait au-dessus de sa réputation. *Je m'en moquais.* Pendant qu'il conduisait *je l'observais*, sous son air concentré, presque satisfait d'être enfin arrivé à destination, *je me suis demandé de quoi il était capable.*

Il avait garé l'Alfa. L'Alfa rouge dont le moteur ronronnait sous un ciel de menthe claire. *Je l'observais.* Il avait coupé le moteur et s'était enfoncé dans le skaï noir aux coutures patinées. Le regard fixe et les lèvres serrées, les doigts crispés sur le bas du volant. *Et je l'ai observé longtemps. Bien qu'il n'ait trahit aucune émotion flagrante, je ne l'ai plus trouvé aussi beau, plus aussi sûr de lui.*

Plus aussi présent.

Quand j'ai repris la route, un soleil arrogant faisait trembler les arbres nus dans le rétroviseur. La neige commençait à fondre. Quelques herbes grises tendaient leurs doigts anorexiques au-dessus de la galette boueuse des bas côtés.



Comme aspiré dans l'œil d'un cyclone, je fuyais plus que je ne conduisais. Sur le siège passager, *Sam dormait emballé dans mon manteau*. Un vieux cachemire beige usé à l'emplacement des avant-bras et au col fatigué.

Avant de s'endormir il avait essayé de temporiser : « Peut-être que sa cousine n'avait pas de quoi la loger ? »

Son pauvre argument avait sombré dans la lave de mon regard. Et j'avais appuyé encore plus fort sur l'accélérateur.

« Enfin, on ne va pas à Limoges pour un week-end en amoureux.

– Et on y va pour quoi, tête de bite ? Pour le climat enchanteur, les pistes de ski, les longues plages de sable blanc ? Pour les musées ? Pour faire du shopping ? »

Je savais que retourner ma colère contre lui ne servirait à rien, mais son regard de chien battu me poussait dans mes derniers retranchements. J'avais déjà remis toutes ces pauvres hypothèses dans l'arrière boutique de mes illusions rongées à vif par une réalité accablante.

Il n'y avait pas de meilleur endroit pour se calfeutrer dans une chambre d'hôtel que de se terrer dans une ville molle, ne pas mettre un pied dehors et profiter à temps plein de l'attirail complet des amants en cavale : lit king size, room service et mini bar.

J'ai jeté un regard en biais sur mon triste compagnon de voyage : terrassé par l'émotion et par la fatigue accumulée lors du voyage aller, il s'était endormi. Je l'ai recouvert de mon manteau que j'ai attrapé sur la banquette arrière.

Maintenant, j'étais seul pour affronter mille démons velus qui me dévoraient les entrailles. Salomé était venue à Limoges pour s'envoyer en l'air. Se faire prendre comme une chienne dans toutes les positions, par tous les trous. Se faire lécher jusqu'à l'extase, friper les draps entre ses doigts crispés, faire résonner les murs au papier peint fleuri de ses orgasmes multiples. Couler comme une rivière sans barrage. Se repaître d'un sexe énorme, insatiable, témoin muet et actif de mon humiliation. S'en repaître inlassablement, lui faire cracher tout le venin qui se répandait en moi, l'enfoncer dans sa bouche, entre ses lèvres. Ses lèvres qui s'étaient fatigué de prononcer mon prénom juste avant je t'aime.

En me baissant pour ramasser le manteau qui maintenant jonchait le tapis de sol, j'ai donné un léger coup de volant sur la droite.

La roue avant de l'Alfa a mordu dans une congère, j'ai senti le volant vibrer entre mes doigts, emporté par la vitesse, c'est tout l'avant du véhicule qui a commencé à



glisser vers le fossé. Mon coup de frein brutal n'a fait qu'accentuer le déport de la voiture, qui s'est mise de travers en dévalant le bas côté. J'ai senti comme une accélération, puis un choc violent et dans un craquement macabre, comme si elle rendait son dernier souffle, l'Alfa s'est immobilisée. La ceinture de sécurité que j'avais fait rajouter n'étant pas correctement ajustée, je m'étais cogné le visage dans le volant et je sentais une coulée chaude et épaisse descendre le long de mon nez jusque dans ma bouche, puis vers mon menton.

La voix stupide d'une journaliste à la radio conseillait d'être prudent et de ne prendre la route que si cela était réellement nécessaire.

Avant de perdre connaissance, j'ai entendu une sirène lointaine et je me suis laissé bercer par son chant mélodieux.

J'aurais désiré rester plus longtemps à l'hôpital, dans ce no man's land entre la misère humaine et le miracle de la science où le temps ne se compte plus en minutes et en heures puisqu'il ne nous appartient plus. Mais l'interne qui avait recousu mon arcade sourcilière, après m'avoir fait passer la batterie des examens d'usage, avait décidé de me rejeter à l'eau.

Caparaçonné par mon manteau, je somnolais dans le train entre Limoges et Paris, assommé par un puissant cocktail sédatif : roulis du wagon, paysage ennuyeux et ciel de plomb.

Je n'avais souhaité prévenir personne. À quoi bon. La seule qui comptait, au moment où j'avais perdu le contrôle de l'Alfa, avait disparu dans le trou noir d'une chambre d'hôtel. Elle devait dormir entre des bras protecteurs, repue et éteinte, les joues rosies, une mèche de cheveux frisant collée en travers du front, sous une couette froissée, deux verres de champagne à moitié vides trainant sur un des chevets, au pied du lit les restes d'un repas éparpillés sur un plateau argenté. Elle dormait, les yeux ouverts sur les reliefs d'un amour consumé.

Je me suis demandé un instant si je n'avais pas fait exprès, si mon geste meurtrier ne m'avait pas été dicté par la volonté d'en finir vraiment et de façon définitive. Puisque j'avais perdu Salomé et que c'était totalement de ma faute.



J'aurais aimé interroger Sam à ce sujet, mais il avait disparu. Il disparaissait toujours dans ces moments-là, quand il n'y avait plus aucune marge entre la réalité et la conscience de la réalité.

En descendant du train, Paris-Austerlitz louvoyait. Les gares traînent toujours dans les recoins des mémoires, elles viennent surcharger les amours mortes comme des accents circonflexes sur des voyelles meurtries.

J'avais trompé Salomé.

Sam n'avait pas su résister au sourire de lait de la princesse punk. Quand il l'avait croisée, groupie effondrée, à demi détruite, papillon chassé de la lumière par la star imprévisible. Il avait cédé aux caprices de la chair.

Je l'avais prévenu *quand il avait ouvert nos bras* à la créature pitoyable dont le globe des seins tapinait sous le lycra tendu. *Pourtant, il avait laissé des larmes qui ne nous concernaient pas couler dans notre cou. Il avait refermé nos bras, qui ne nous appartenaient pourtant plus, sur ce corps éphémère, tatoué et offert. Il avait laissé son sexe nous profaner* entre des cuisses béantes, ramper, gonflé de désir, vers une vulve argenteée palpitant sous un doigt *qui nous pointerait sans aucune indulgence.*

Il m'avait laissé perdre Salomé, puisque je n'avais jamais su mentir.

J'ai quitté la gare comme un chien las de ronger son os. Un ciel haletant déposait un fond de brume au-dessus de la crête hérissée des immeubles. En relevant le col de mon manteau, j'avais la certitude d'avoir parfaitement gâché tous mes espoirs de bonheur. Évidemment, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi, puisqu'à force de me maintenir en dessous du niveau de l'eau, j'avais réussi à nous noyer, moi, mon amour et tout espoir de renouer avec cet amour trop grand pour moi.

Je savais que Salomé n'était pas une femme qui chercherait à se venger. Si elle avait fini sa course amoureuse dans un hôtel avec un autre, c'est qu'elle avait abandonné toute possibilité que je devienne un jour l'homme que je lui avais laissé envisager.

En accélérant le pas, je me suis demandé comment j'avais pu, ne serait-ce qu'un instant, supposer qu'un type comme Sam puisse tenir la distance avec une femme comme elle.



Depuis que j'avais balancé Sam sous un train, je prenais l'entière responsabilité de tout ce qui nous était arrivé. J'acceptais même de marcher seul sans l'illusion du retour de Salomé, de sa main dans ma main, de mes pas dans ses pas. Pour en finir définitivement, j'avais décidé de passer à l'appartement, à son appartement maintenant, et de lui laisser cette lettre que j'avais écrite dans le train, par laquelle je mettais un terme définitif à notre histoire stupide. Après, je disparaîtrais à jamais de sa vie. Mon *johatsu* serait définitif et je m'évaporerai comme un Japonais humilié.

Derrière moi je sentais l'haleine glacée de Paris souffler dans mes cheveux, je me suis retourné et sous mon regard impitoyable, la ville tremblait.

Atablée face à un solide petit-déjeuner, Salomé beurrerait une tartine en prenant soin de ne pas faire exploser son toast entre ses doigts. Elle s'appliqua ensuite à répartir une couche uniforme de confiture de fraise sur toute la surface de pain beurré.

À part un jeune couple absorbé, chacun dans son coin, par la lecture de leur iPhone, aucune autre table n'était occupée.

– Je suis partie un peu précipitamment. Je vais rentrer plus tôt et lui faire une surprise.

– Ce n'est pas plutôt pour vérifier s'il est sagement au bercail ?

– Non. Franchement. Tu sais, on n'en est plus là. Si je n'avais pas confiance, je l'aurais déjà quitté.

– Comment tu peux faire confiance à un homme qui t'a trompée ? Ça ne te ressemble pas.

– C'est arrivé une fois et il m'a tout dit. J'ai fini par lui pardonner.

– Madame est trop bonne.

– Non. Je suis sûre qu'il m'aime et qu'il regrette sincèrement. On a eu une longue conversation et je l'ai entendu à travers ses mots et dans son ton, c'est comme si quelqu'un d'autre s'était emparé de lui quand il a cédé aux avances de cette garce.

– C'est ça, un esprit. Y a les esprits frappeurs, et là, c'était un esprit baiseur.

– Non, je sais ça peut paraître étrange, mais je me comprends. Et puis, je l'aime. Je n'ai pas envie de le perdre pour une stupide coucherie.

– Ça doit être un super coup, quand même.



– Non. Enfin si. Mais ce n'est pas ça. Il est tellement attentionné, avec lui je me sens protégée. Il est si sûr de lui que ça en devient contagieux. Et il me fait rire. En plus, il s'intéresse à des tas de choses. Je ne m'ennuie jamais avec lui.

– En gros, tu as trouvé ton prince charmant.

– Non, pas du tout, c'est tout le contraire d'un prince charmant. Il peut être maladroit, se montrer jaloux, comme ça pour rien.

– On peut être jaloux et sûr de soi ?

– Je sais c'est difficile à comprendre, mais parfois, j'ai l'impression qu'il est plusieurs. L'homme sûr de lui, sûr de son amour, un homme solide sur lequel on peut s'appuyer. Et d'autres fois, il devient si fragile, il cherche à m'épater, il fait des trucs touchants ou drôles. C'est dans ces moments-là qu'il me fait rire.

– Bon, en gros tu as trouvé la perle rare.

– Oui. Et je ne suis pas prête de la lâcher.

– Donc, à peine arrivée, tu repars déjà. »

Salomé esquissa une mimique censée exprimer sa désolation en même temps que sa résolution de prendre le prochain train pour Paris.

– C'est bon pour cette fois, cousine, on pardonne tout aux amoureux. Mais promets-moi de revenir avec la perle rare, j'ai hâte de faire sa connaissance. Et préviens-moi plus à l'avance, que je vous garde une chambre discrètement, sans avoir à me battre avec ma direction. Je ne suis que la gérante ici.

– Excuse-moi, je te promets aussi de t'appeler plus souvent. Quoi qu'il en soit je te félicite, ton hôtel est charmant et très bien tenu. Un vrai repaire d'amoureux.

Et elle lança un regard ironique aux deux jeunes toujours embourbés dans leur iPhone.

Elle sortit en agitant la main et se dirigea vers le taxi qui l'attendait. Un soleil zénithal régnait comme un orgasme dans le ciel étoilé, l'enseigne de néon crispée dans la lumière éclatante lui renvoyait ses rayons meurtriers : L'ÎLE DES ANAMORPHOSES.